

LA PRESSE EST BOULEVERSÉE

MAUVAISES FILLES

« Si la nécessité du cinéma a souvent été remise en question ces deux dernières années, il n'y a pourtant aucun doute que celui-ci permet de laisser une trace indéniable. »

LA SEPTIEME OBSESSION

« Émérance Dubas lève le voile sur la sombre réalité des maisons de correction. »

LIBÉRATION

« Un film très fort, des témoignages déchirants, des images poignantes. »

LE PARISIEN ★ ★ ★ ★

« *Mauvaises filles* par la parole et l'image mouvante sauve et répare. »

LES INROCKUPTIBLES

« La force des témoignages raconte en détail le sort réservé aux jeunes filles de l'après-guerre (...) et dit beaucoup des vertus de la désobéissance. »

LE MONDE – à voir

« La présence de ces femmes irradie tandis qu'elles se livrent, avec une grande finesse, faisant le récit d'une certaine France oubliée. »

SUD OUEST

« Libère une parole essentielle. Il était temps. »

POSITIF

« Un documentaire poignant »

L'HUMANITÉ

« Droit, digne, puissant. »

CAUSETTE

« Un film engagé »

LE CANARD ENCHAINÉ

« Le cœur serré et les poings crispés, on assiste à ce naufrage de la conscience sociale : *Mauvaises Filles*, ou la découverte des maisons d'intolérance. »

L'OBS ♥ ♥ ♥

« On songe irrésistiblement au film de Peter Mullan, *The Magdalene Sisters* »

LA VIE

« Émotion et authenticité. »

À VOIR À LIRE ★ ★ ★ ★

« Un superbe plaidoyer sur le devoir de mémoire »

CULTUROPOING

↓ Michèle aux archives dans le documentaire *Mauvaises Filles* (2022).

MAUVAISES FILLES Émérance Dubas

23/11



« L

laisser une trace», dit l'une des protagonistes du premier long-métrage d'Émérance Dubas. Édith, Michèle, Éveline, Marie-Christine et Fabienne ont été placées en maison de correction à l'adolescence. Abusées,

violentes et soumises aux lois patriarcales qui les entouraient, elles ont enfin un espace où libérer leur parole ou plutôt un endroit où accéder à l'écoute. Car parler, elles l'ont fait, mais à une heure où la société n'était pas prête à les entendre. Frileuse à l'idée de remettre en question ses manières passées. À travers son documentaire, la cinéaste crée une archive manquante : celle d'une histoire racontée par les victimes d'un système. Avec ses «mauvaises filles», elle dresse un portrait intime, universel et politique. Celui d'une histoire commune et (trop) longtemps enfermée à double tour dans la terrible loi du silence. Pendant une heure, les protagonistes se rencontrent par l'intermédiaire d'un montage précis (signé Nina Khada). Les témoignages sont ponctués par les images d'un lieu vide et dégradé ; celui-là même qui a vu des dizaines de jeunes filles muselées. À l'instar de l'histoire qui passe, les quatre murs se fragilisent, s'effritent, s'effondrent. Ils portent sur eux les cicatrices des heures passées enfermées. Des plaies sous forme de graffitis.

La solitude y est encore pesante. Il y a une urgence à filmer et à encapsuler ces images dans la pellicule avant qu'il ne reste plus rien, avant que l'on ne puisse plus raconter, transmettre. Ces murs du Bon Pasteur de Bourges, cette maison-prison, sont l'extension de l'expérience de ces femmes. Une expérience qui se fait commune : l'idée d'une société prête à tout mettre en œuvre pour redresser celles qui ne prennent pas le «bon» chemin, et entendez cela avec toutes les bifurcations possibles. Si la nécessité du cinéma a souvent été remise en question ces deux dernières années, il n'y a pourtant nul doute que celui-ci permet de laisser une trace indélébile. ● PAULINE MALLET

MAUVAISES FILLES

France

Documentaire d'Émérance Dubas

Mixage Mathieu Farnarier

Étalonnage Lionel Dalban

Montage image Nina Khada

Montage son Jean-Marc Dussardier et Baptiste Sangla

Image Isabelle Razavet et Gertrude Baillet

Son Graciela Barrault, Valentine Gelin et Pascale Mons

Musique Marek Hunhap

Format Numérique • Couleur • 71'

ÉMÉRANCE DUBAS

ARCHIVER POUR LE FUTUR



PM Vous avez une formation en histoire de l'art et vous avez, pendant des années, travaillé sur le portrait.

ED Le travail qui a précédé MAUVAISES FILLES est essentiellement constitué de portraits d'artistes, étant donné que j'ai une formation en histoire de l'art. J'ai toujours aimé travailler la question du portrait. Tout se passe par le biais des rencontres. Dans les films que j'ai faits précédemment, qui sont davantage des formats destinés aux musées, ce qui m'intéressait dans ces portraits, c'était de mettre en images le travail d'artistes comme Daniel Buren. Ici, même s'il s'agit d'une galerie de portraits, le travail est différent.

PM MAUVAISES FILLES, c'est aussi et surtout des rencontres. D'abord entre vous et les protagonistes, puis entre nous spectateurs et ces mêmes protagonistes. Quel a été le processus de création ?

ED J'ai d'abord rencontré une historienne, Véronique Blanchard, qui en avait fait le sujet de sa thèse. Cela m'a tout de suite happée et détournée de ce que j'étais en train de faire à ce moment-là. Au fur et à mesure, ce film a pris une place grandissante dans ma vie. J'ai senti qu'il y avait quelque chose à raconter et que je devais le faire. C'était plus fort que tout. J'ai beaucoup attendu. Sept ans, pour être précise. Au départ, j'étais vraiment dans l'idée de recueillir une parole inédite. Il a fallu rencontrer ces femmes et qu'elles acceptent d'être filmées. C'est un processus qui a demandé beaucoup de temps.

PM Avez-vous rencontré des obstacles pour réaliser ce film ? Notamment avec ce sujet tabou.

ED J'ai commencé l'écriture en janvier 2015. Au bout d'un an, j'ai estimé que le projet était prêt. Je l'ai présenté en commission et j'ai rencontré un premier obstacle. Une personne m'a dit : « Est-ce que ces femmes racontent toute la vérité ? » Je lui ai alors répondu que c'était bien là la raison pour laquelle les femmes ne disposaient pas de l'espace public pour en parler. Je l'ai vraiment mesuré à ce moment précis. J'ai compris pourquoi ces femmes n'avaient pas ou n'avaient que très peu parlé pendant toutes ces années. Il y avait vraiment un travail à mener. Le mouvement #MeToo est arrivé et les choses ont changé, notamment du point de vue des institutions qui ont commencé à s'intéresser au projet. Par ailleurs, le fait que la majorité des femmes du film soient au crépuscule de leur vie l'inscrivait dans une certaine urgence. Elles étaient prêtes à parler.

PM Prêtes à parler ou prêtes à être entendues ?

ED C'est exactement ça ! Aussi bien sur un plan intime entre ces femmes et moi que dans la réception du film. Il s'agit à la fois de parler et d'être écouté. Ça marche ensemble. Ce que je constate dans les débats qui ont lieu autour de la projection du film en festival, c'est qu'il arrive au bon moment. Il a été possible dans sa fabrication et il est possible dans sa réception.

PM Est-ce que le cinéma est un moyen de sceller le récit de ces femmes dans notre histoire commune ?

ED C'est comme si, d'une certaine façon, ce film produisait de l'archive.

Notamment parce que ce sont des femmes qui sont séparées par des décennies et des kilomètres. Ces femmes ne se connaissent pas, c'est le montage qui les fait se rencontrer. Il y a des archives dans le documentaire, mais elles ne sont pas illustratives. La seule archive filmique, qui date de 1952, est dans le film, mais c'est une archive de propagande pour vanter les mérites d'une telle institution. Je l'ai mise comme une pièce du puzzle. ♦

Entretien réalisé par Pauline Mallet,
le 12 octobre, à Paris.

Mauvaises fillesDocumentaire français,
d'Emerance Dubas.

On connaissait la férocité des bonnes sœurs éducatrices dans l'Irlande des années 1960. *The Magdalene Sisters* (2002), le film de Peter Mullan nous avait sidéré par l'ampleur de la maltraitance. Avec *Mauvaises filles*, Emerance Dubas nous fait découvrir une triste histoire française, celle de la congrégation de Notre-Dame de Charité du Bon Pasteur chargée de remettre des jeunes filles sur le droit chemin. Aujourd'hui, ces femmes se remémorent les sévices encourus, la volée de marches à gravir à genoux les bras en croix ou les bastonnades collectives. En présence de la caméra, elles arpentent désormais les sinistres vestiges de l'une de ces abominables maisons de correction pour témoigner d'une violence ritualisée. Les larmes affleurent, les récits sont poignants. C'est en découvrant une thèse de doctorat de Véronique Blanchard « Mauvaises filles : portraits de la déviance féminine juvénile (1945-1958) » soutenue en 2016 et publiée en 2019 aux Éditions Les Pérégrines sous le titre *Vagabondes, voleuses, vicieuses* que la cinéaste a décidé d'enquêter. Merci à elle d'avoir libéré une parole aussi essentielle et de transmettre le récit d'une répression systémique dont ces femmes ont été victimes dans l'indifférence générale. Il était temps.

Vincent Thabourey

“Mauvaises filles” : Émérance Dubas signe le douloureux récit d’une époque pas si lointaine

par Marilou Duponchel

Avec “Mauvaises Filles”, Émérance Dubas brosse le portrait bouleversant de survivantes insoumises et retrace avec une grande sensibilité d’écoute la violence d’une histoire du féminin.

Comment filme-t-on l’horreur ? *Mauvaises filles* d’Émérance Dubas choisit le minimalisme éclairant d’un dispositif réduit. Une caméra flottante et omnisciente déambule dans une belle bâtisse déserte, effritée par le temps, poussière, gravas et papiers peints qui se décollent des murs. Cela pourrait être une maison de famille et ses vestiges des souvenirs heureux, mais depuis *Nuit et brouillard*, on sait que la joliesse d’un champ d’herbes folles et de n’importe quelle image en général peut renfermer la pire des horreurs.

Le récit indicible

En off, une voix raconte qu’il s’agit en vérité d’un ancien pensionnat, d’une maison de correction pour filles, tenue par des bonnes sœurs dans les années 1970. La voix qui nous guide ne ménage aucun suspens sur les atrocités qui s’y sont jouées, les insupportables tortures auxquelles ces “mauvaises filles” bâillonnées pour asseoir l’ordre d’un patriarcat protégé ici par des femmes d’église, ont été soumises, les corps suppliciés et les esprits enfermés jusqu’à la folie. Le film s’échappe ensuite de la maison délabrée pour écouter celles qui ont survécu, et capturer la façon dont chacune se débrouille avec. Celles qui parviennent à formuler, ou pas, avec une légèreté feinte pour tenir la voix et celles qui au contraire acceptent de dévoiler la vulnérabilité, l’extraordinaire des violences subies.

Maudite condition

Et puis, surtout, il y a cette séquence inoubliable qui se situe au début. Le film est à peine commencé que nous voilà en présence d’une femme aux cheveux roux, qui pour la première fois raconte l’histoire de sa vie qui a valeur de condensé additionnel de la malédiction d’être femme : une mère jugée folle et enfermée, des viols à répétition de la part d’un voisin à l’âge de 11 ans et puis le pensionnat et ses sévices. La dame se lève pour venir placer dans le centre de l’image une photo en noir et blanc, une photo d’elle jeune et on ne peut qu’être saisi par la cruauté de ces images immobiles qui figent un mensonge. “*La photo n’est rien d’autre que le temps arrêté. Mais la photo ne sauve pas. Parce qu’elle est muette. Je crois qu’au contraire elle creuse la douleur du temps qui passe. L’écriture sauve.*” confiait Annie Ernaux à Michelle Porte dans le petit livre d’entretien *Le vrai lieu. Mauvaises filles* par la parole et l’image mouvante sauve et répare.

CINÉMA



Dans un documentaire droit, digne, puissant, Émérance Dubas donne la parole à cinq femmes placées adolescentes dans des maisons de correction d'une congrégation religieuse.

Par **ARIANE ALLARD**

Causette : Quelle est la genèse de *Mauvaises filles* ?

Émérance Dubas : Tout a commencé lors de ma rencontre avec l'historienne Véronique Blanchard. Elle rédigeait alors sa thèse de doctorat, *Mauvaises filles. Portraits de la déviance féminine juvénile (1945-1958)*, soutenue en 2016 et publiée en 2019 sous le titre *Vagabondes, voleuses, vicieuses. Adolescentes sous contrôle* [éd. Les Pérégrines]. Véronique y révèle la violence systémique exercée à l'encontre des adolescentes dites « à problèmes » dans les années 1950 et 1960 en France... En prenant connaissance de ses travaux, j'ai tout de suite cherché à mettre en lumière ces invisibles de l'Histoire sur grand écran. Je devais faire ce film !

Que connaissiez-vous alors des maisons de correction pour jeunes filles, et du Bon Pasteur en particulier, avant de commencer ?

E. M. : Presque rien ! J'avais vu *The Magdalene Sisters*, le film de Peter Mullan qui traite d'un sujet similaire dans

l'Irlande catholique des années 1960. Mais j'ignorais qu'en France une multitude de filles de la génération de ma mère avaient connu le même sort. J'ai donc été sidérée lorsque j'ai découvert le calvaire des filles mises au ban de la société derrière les hauts murs de la congrégation du Bon Pasteur. Même si j'ai grandi à Angers, la ville où se trouve la maison mère de cette congrégation religieuse, personne n'en parlait dans mon entourage. Il s'agissait d'une histoire collective taboue.

Un silence que vient justement combler votre documentaire, qui s'ordonne autour de la parole de cinq anciennes « mauvaises filles »...

E. M. : Oui, c'est un film de paroles. Sur la parole. Et ce n'est pas un hasard s'il sort en 2022. Cela fait sept ans que je travaille dessus. J'ai commencé en 2015, mais à l'époque, personne n'en voulait... Jusqu'à #MeToo. Après 2017, j'ai senti un changement, du côté des institutions comme du côté des protagonistes de mon film. Aucune n'a évoqué #MeToo explicitement, mais c'est dans l'air du temps. Je pense aussi qu'elles voulaient rétablir la vérité avant qu'il ne soit trop tard...

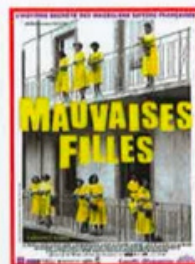
Précisément, qu'est-ce qui vous a décidé à choisir Édith, Michèle, Éveline, Fabienne et Marie-Christine, vos cinq grands témoins ?

E. M. : Disons qu'on s'est choisies les unes les autres ! Ce qui m'intéressait, au départ, c'était de travailler avec des femmes qui ont pu être en colère, mais qui ont dépassé cette colère. Bien sûr, j'avais à cœur de recueillir leur parole, mais je ne voulais pas les enfermer dans leur traumatisme. Ce n'est pas du tout un film de pathos. Au contraire, il est traversé par une grande force de vie !

Diriez-vous de *Mauvaises filles* que c'est un film politique ?

E. M. : C'est même un film extrêmement politique ! Mon but, ici, était de montrer en quoi l'intime est politique. La honte, l'enfermement, l'humiliation, la maltraitance avaient pour objectif de contrôler les corps féminins. Ce qui était visé chez ces adolescentes, c'était avant tout leur sexualité. Et bien sûr, au travers de la rééducation des filles jugées « déviantes », le film raconte la place des femmes dans la société française, depuis la Seconde Guerre mondiale jusqu'aux années 1970... ●

***Mauvaises filles*, d'Émérance Dubas. Sortie le 23 novembre.**



Rebelles, sexuelles, révoltées... quand les “Mauvaises filles” étaient enfermées dans des institutions

par **Faustine Kopiejwski**

Dans son documentaire “Mauvaises filles”, la réalisatrice Émérance Dubas donne la parole à ces femmes qui, des années 40 aux années 70, étaient mises au ban de la société et enfermées dans des institutions pour des affaires de moeurs.

“Ce film dresse les portraits croisés de quatre femmes qui ne se connaissent pas et qui partagent pourtant une histoire commune, celle d’avoir été placées en maison de correction”, explique Émérance Dubas, la réalisatrice de Mauvaises Filles. Son documentaire donne la parole à ces femmes qui, des années 40 aux années 70, ont séjourné dans les maisons de correction du Bon Pasteur, des établissements répressifs qui “se donnaient pour mission d’accueillir les ‘filles perdues’, les ‘filles mères’, les ‘mauvaises filles’”. Créé au 19ème siècle par la religieuse Marie-Euphrasie Pelletier, le Bon Pasteur se développe à la faveur de l’ordonnance du 2 février 1945 relative à l’enfance délinquante, qui crée une juridiction spécifique pour les mineur-es. Ce qui est au départ une avancée, puisque l’“on va dès lors privilégier l’éducation à la peine, et [que] l’éducation surveillée pour mineurs jugés délinquants va être détachée des établissements pénitentiaires”, marquera finalement le début d’un double standard basé sur le genre. “L’application de la loi va être différente pour les filles et les garçons. Les ‘mauvais garçons’ partent dans des internats publics -où c’est aussi très dur-, tandis que les ‘mauvaises filles’ vont être placées dans des congrégations religieuses pour des questions de moeurs”, explique Émérance Dubas.

Envoyées dans ces lieux labyrinthiques et insalubres où leur identité s’efface peu à peu dans une rigueur institutionnelle asphyxiante, ces adolescentes, placées là par des juges d’instruction ou leur propre famille, pouvaient y séjourner de leurs 14 ans à leur majorité, pour des comportements jugés inconvenants. “Elles étaient souvent en situation difficile et pouvaient aussi subir des maltraitances dans la sphère familiale. Pour ces filles qui étaient déjà fragilisées, la réponse du juge était un placement en maison de correction. C’était donc la double peine”, raconte Émérance Dubas qui, dans ce “film mémoriel sur les traces émotionnelles que laisse cette histoire”, redonne à ces femmes, mises au ban d’une société conservatrice, leur voix et leur dignité.

Comment le projet du film est-il né?

J’ai une formation en histoire de l’art et je réalisais des portraits d’artistes, jusqu’au jour où j’ai fait la connaissance de l’historienne Véronique Blanchard, qui rédigeait sa thèse de doctorat sur cette histoire des “Magdalene Sisters françaises” (Ndlr: *The Magdalene Sisters* est un film du réalisateur Peter Mullan, sorti en 2002 et qui raconte

l'enfermement de jeunes femmes dans un couvent irlandais). Le film de Peter Mullan m'avait marquée à l'époque et j'ignorais que des femmes en France avaient connu exactement la même chose. Le projet est né de cette rencontre et j'ai commencé à l'écrire en 2015.



Pourquoi a-t-il mis autant de temps à voir le jour?

Pour plein de raisons. Au départ, il rencontrait peu de soutien financier. En commission, on m'a même demandé si toutes ces femmes racontaient bien la vérité! Elles n'avaient jamais parlé, il n'y avait pas d'espace public pour les entendre. Et puis, j'ai l'impression qu'il y a eu un avant et un après #MeToo, et les institutions ont commencé à s'intéresser au projet.

#MeToo a-t-il aussi été un déclencheur pour les femmes qui témoignent dans ton film?

À vrai dire, elles ne m'en ont jamais parlé, même si elles ont conscience de la portée politique et sociétale de leurs témoignages. Certaines sont au crépuscule de leur vie, donc elles n'ont plus rien à perdre. Elles veulent qu'on les reconnaisse, elles veulent rétablir la vérité. Elles parlent d'abord pour elles-mêmes, mais aussi pour celles qui ne peuvent pas parler, qui ont été broyées par ce système disciplinaire. Et elles parlent pour la jeune génération, comme me l'a clairement expliqué Fabienne ou comme l'incarne très bien Michèle, lorsqu'elle lit à ses petites filles un texte qu'elle a écrit sur le sujet.

Quel était le profil des femmes envoyées dans les maisons de correction du Bon Pasteur?

Il y avait deux sections. Les "préservées", qui étaient les orphelines, et les "pénitentes", qui étaient des filles de 14 ans et plus. Aucune d'entre elles n'avait commis de délit, c'étaient juste des filles rebelles, incorrigibles, révoltées. On leur reprochait de se balader dans la rue, qui n'était pas un espace pour les filles, de faire l'école buissonnière, de faire du patin à roulettes ou même d'aller à la fête foraine. Tout cela était répréhensible en termes de mœurs.

Comment la sororité était-elle empêchée dans ces lieux?

Les femmes devaient se vouvoyer, parfois leur prénom était changé, il arrivait même qu'elles portent des numéros. Elles n'avaient aucune possibilité d'intimité, ni de se raconter leur histoire, car on pensait que le diable se cache entre deux filles -on redoutait l'homosexualité. Elles quittaient ces établissements à leur majorité, il était rare qu'elles sortent en même temps et donc, très compliqué qu'elles se retrouvent par la suite. C'est finalement Internet et les réseaux sociaux, des années plus tard, qui ont facilité les retrouvailles.



Ces institutions étaient-elles bien connues de la société, comment étaient-elles perçues de l'extérieur?

Elles étaient parfaitement connues et existaient dans bon nombre de villes françaises. On disait "*si tu n'es pas sage, on va t'envoyer au Bon Pasteur*". C'était la menace. Tout le monde connaissait ces établissements, ils renfermaient "les filles de la honte", les "mauvaises filles", celles qui avaient "connu la vie". Ce qui était vrai ou pas, d'ailleurs.

Quand ces institutions ont-elles fermé et pourquoi?

En 1968, les choses changent car l'État commence à regarder ce qu'il s'y passe et découvre que les conditions d'hygiène sont terribles et les filles dans un état déplorable. Avant cela, une assistante sociale visitait les lieux seulement une fois par an. Comme Michèle le raconte très bien, on mettait alors les dessus de lits du dimanche, et quand elle était partie on remballait tout, c'était terminé. Les tout derniers internats du Bon Pasteur ont fermé en 1984, mais dès la fin des années 70, il n'y a quasiment plus eu de placements.

Mauvaises filles, d'Émérance Dubas, 1h11, sortie le 23 novembre



Par Émérance Dubas

Documentaire français (1h11).

Cinq femmes, cinq destins issus de l'institution du Bon Pasteur, organisation religieuse destinée à « redresser » les filles rebelles ou non conformes. Dans les années 50 et 60, celles-ci étaient soumises à un régime disciplinaire, voire carcéral. Eveline, Fabienne, Michèle, Marie-Christine et Edith (95 ans) se souviennent, devant la caméra d'Émérance Dubas, et la honte nous envahit, nous spectateurs. Cette France de la répression, cette politique familiale de la correction a donc existé ? Et s'est appliquée, en priorité, aux femmes pauvres ? Dans la lignée de « The Magdalene Sisters », un document impitoyable – et poignant – sur un système qui a prospéré à l'ombre de la religion, et qui bafouait la simple humanité. F.F.



« Mauvaises filles » : « C'est le climax de ce que pouvaient subir les femmes quand elles n'étaient pas conformes »

C'est l'un de ces documents qui fait honte : comment la France a-t-elle pu ainsi traiter, humilier, rabaisser, écraser des jeunes femmes dans des institutions religieuses – en fait, des établissements pénitentiaires – jusque dans les années 70 ? Dans « Mauvaises filles », cinq anciennes pensionnaires se racontent, devant la caméra d'Émérance Dubas. Criminelles ? Voleuses ? Terroristes ? Pas du tout. Éveline, Fabienne, Michèle, Marie-Christine, toutes septuagénaires, étaient simplement des rebelles, des indisciplinées. Et Édith, la plus âgée (95 ans), la seule qui n'apparaisse pas à l'image (mais on entend sa voix) nous guide dans les bâtiments du mal-nommé « Bon Pasteur » de Bourges, où les nonnes se chargeaient de détruire les rêves et les « mauvaises » habitudes des pensionnaires. Dimension supplémentaire : toutes ces femmes sont issues de milieux modestes, voire misérables. Double peine, donc : femmes et pauvres. C'est le cœur serré et les poings crispés qu'on assiste à ce naufrage de la conscience sociale : « Mauvaises Filles », ou la découverte des maisons d'intolérance.



Le documentaire sort en salle ce mercredi 23 novembre. Entretien avec la réalisatrice Émérance Dubas.

L'Obs – Vous êtes avant tout documentariste spécialisée dans l'art (« Poupées de lumière », « Buren dans la ville »). Tout d'un coup, vous plongez dans la dénonciation de l'injustice faite aux femmes. Pourquoi ?

Émérance Dubas – Ce saut est lié à une rencontre. De façon fortuite, j'ai fait la connaissance de Véronique Blanchard, historienne qui a signé une thèse intitulée « Mauvaises filles, portraits de la déviance féminine juvénile (1945-1958) ». C'est un peu l'équivalent du film de Peter Mullan, « The Magdalene Sisters » : j'avais vu le film, mais quand j'ai appris que la même chose avait existé en France, j'ai été sidérée. Il y avait un film à faire. Je pensais qu'il se ferait rapidement alors qu'en fait, ça a duré sept ans.

Pourquoi si longtemps ?

Le temps du cinéma documentaire est un temps long. Et puis le sujet est délicat. Quand j'ai commencé à essayer de trouver le financement du film, on m'a demandé : « Ces femmes racontent-elles toute la vérité ? ». On ne voulait pas les entendre. J'ai senti une différence entre l'avant et l'après-#MeToo. Il a eu une libération de la parole, et les choses se sont débloquent. De plus, ces femmes sont au crépuscule de leurs vies, et elles veulent commenter le regard que l'institution portait sur elles. Avec moi, elles parlent pour elles-mêmes, mais aussi pour toutes celles qui ont été victimes d'un système disciplinaire et qui ont intégré la honte. C'est un tabou, pour certaines. Notamment envers leurs familles.

« Mauvaises filles » est un film politique, en fait.

L'un des enjeux du film, c'est la parole. Je me suis beaucoup interrogée sur la façon de filmer celle-ci. Je voulais montrer en quoi l'intime est politique. Ces femmes ont été les invisibles de l'Histoire, et, bien sûr, on est dans un registre de combat.

On découvre, dans votre film, la ramification de l'institution du Bon Pasteur, et le type de punition était accepté très largement...

En fait la Congrégation du Bon Pasteur a été créée au XIXe siècle et a essaimé partout en France puis en Europe, puis en Amérique Latine, en Afrique... Au milieu du XXe siècle, à

son apogée, l'institution disposait de 350 établissements ! La maison-mère était à Angers. Ce type de traitement des femmes était banal. Je rencontre aujourd'hui, après les projections, beaucoup de femmes qui me disent qu'elles n'ont pas été au Bon Pasteur, mais qu'elles ont été scolarisées dans des endroits semblables, catholiques. Elles ressentent très bien la pression qui s'exerçait sur leur corps, sur leur sexualité, et cette contrainte commençait avec une menace : « Si tu n'es pas sage, on t'enverra au Bon Pasteur ». En fait, c'était un lieu de relégation.



La religion, ici, a un côté médiéval.

La doyenne du film, Édith a été placée en 1933 et la benjamine, Fabienne, en 1970. Il a en effet un décalage incroyable entre l'époque et le système. Les cinq femmes qui sont dans le film ne se connaissent pas, et pourtant elles racontent la même chose. Historiquement, la magistrature pour la jeunesse a été créée par ordonnance le 2 février 1945, date à laquelle on a détaché l'éducation surveillée des établissements pénitentiaires – car il y a encore des bagnes pour enfants pendant la guerre, à Belle-Île par exemple. On commence alors à privilégier l'éducation sur la peine, ce qui est une avancée. Mais l'application de la loi va être différente pour les filles et pour les garçons. Les mauvais garçons partent dans des internats publics, et les mauvaises filles, elles, vont être placées dans des congrégations, pour des motifs qui relèvent des mœurs.

L'État estime que les religieuses sont à même de garantir la bonne conduite des filles. Alors qu'on est dans un régime de séparation de l'Église et de l'État depuis 1905, la religion continue à jouer un rôle institutionnel.

Des motifs qui relèvent des mœurs ?

On jugeait que ces filles n'étaient pas conformes, un peu rebelles, un peu libres. Parfois juste parce qu'elles allaient à la fête foraine, où qu'elles embrassaient un garçon... La liberté sexuelle qu'une fille pouvait prendre allait la mener à la prostitution, forcément. Cette idée était très prégnante. De plus, certaines de ces filles étaient en danger dans leurs propres familles, la réponse du juge était : la maison de correction.

Quel était le mécanisme de la relégation ?

Selon les périodes, ça a changé. À partir de 1945, en principe, c'est sur décision du juge. Avant – et parfois après – la simple demande de la famille suffisait. Michèle, dans le film, lit une lettre de sa mère qui la place au Bon Pasteur du Puy-en-Velay en 1955. Elle a 15 ans, alors, et on découvre qu'un parent pouvait prendre cette décision.



Comment avez-vous procédé ?

Pour les filmer, il fallait gagner leur confiance, à ces femmes. Nous nous sommes apprivoisées mutuellement. Une femme m'a dit qu'elle ne pouvait pas participer, c'était trop lourd. J'ai d'abord rencontré la plus jeune, Michèle. On a beaucoup échangé, et j'ai

mis deux ans avant de sortir une caméra. Quant à Édith, la doyenne, c'est une autre histoire : j'avais besoin de filmer l'intérieur de l'un de ces établissements. La maison-mère d'Angers m'a refusé l'autorisation, le Bon Pasteur du Puy-en-Velay a été transformé, et je découvre que le Bon Pasteur de Bourges, à l'abandon depuis trente ans, va être rasé. J'arrive au bon moment. Un lieu archétypal, mais illisible pour moi. Édith y a été internée, et elle m'a aidé à explorer ce lieu. Elle m'a raconté la vie à l'intérieur. Avec ce long travail de repérage, je connaissais les histoires de ces femmes. Et, du coup, la caméra a joué son rôle de catharsis.

Que reste-t-il, généralement, chez ces femmes ?

Les traumatismes de l'enfance sont indélébiles. Ces femmes font avec. Elles ont fondé des familles, ont travaillé. Elles racontent que ce n'était pas facile d'avoir des enfants et de les élever, quand on a eu ce parcours et ce bagage.

Leur origine sociale est toujours modeste.

En effet. C'était une domination de genre, mais aussi une domination de classe. Elles sont d'origine populaire, voire misérable. Les maisons de correction religieuses pour filles recevaient parfois de l'argent des parents, en dehors des subsides de l'État. Sans compter que le travail des filles n'était jamais rémunéré...

Avez-vous été transformée par ce film ?

Oui. Nous avons été transformées, de part et d'autre de la caméra. Nous ne sommes plus les mêmes. Pendant le tournage, il y a eu une intensité de la parole incroyable. Les traces émotionnelles sont visibles. La politique commence là, dans cette profondeur, et dans la place des femmes dans la société. Je veux travailler sur les marges, et montrer en quoi les marges racontent l'exercice du pouvoir. Ici, c'est le climax de ce que pouvaient subir les femmes quand elles n'étaient pas conformes.

(F.F.)

« Mauvaises Filles » : bouleversant

Dans les années 1950 à 1970, Édith, Michèle, Éveline et Fabienne ont, comme tant d'autres ados, été placées en maisons de correction parce qu'elles étaient rebelles, fugueuses, incomprises ou mal-aimées. Dans ces établissements terribles – souvent des institutions catholiques - elles ont subi des maltraitances et autres outrages. Aujourd'hui, elles reviennent sur ces lieux de sinistre mémoire, et racontent leurs souvenirs...

Ce bouleversant documentaire filme ces femmes d'un certain âge dans les « résidences », désormais à l'abandon, qui ont brisé leur adolescence, et parfois toute leur vie. Un film très fort, qui conte, grâce à des témoignages déchirants et des images poignantes, une époque où ces « mauvaises filles » n'étaient pas considérées comme grand-chose, et devaient lutter contre des traitements inhumains...



La note de la rédaction : ★★☆☆☆ 4/5

« Mauvaises Filles », documentaire français d'Emérance Dubas. (1h11)

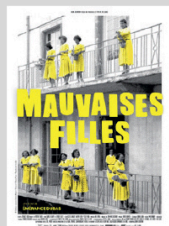
Mauvaises Filles

Documentaire français d'Émérance Dubas (1h11)

Jusqu'aux années 1970, la congrégation de Notre-Dame de Charité du Bon Pasteur, qui possédait près de 350 maisons à travers le monde, s'est donné pour mission d'accueillir des filles-mères, qu'on qualifiait de « mauvaises filles ». Cinq anciennes pensionnaires se rappellent les années cauchemardesques passées dans ces lieux sans intimité ni relation affective, où le moindre comportement jugé déviant par les religieuses conduisait au mitard. Essentiellement composé d'interviews, le documentaire revient dans un des établissements abandonnés pour incarner ces quotidiens voués à l'âpreté. La force des témoignages raconte en détail le sort réservé aux jeunes filles de l'après-guerre dont la vie n'était pas ordinaire et dit beaucoup des vertus de la désobéissance.

M.DL





**MAUVAISES
FILLES**

de Émérance Dubas,
documentaire, Arizona
Distribution, sortie le
23 novembre

« Il restera des traces de cette vie de chien. » *Mauvaises filles*, ce documentaire signé Émérance Dubas donne la parole à quatre femmes, quatre anciennes pensionnaires de l'Institut du Bon Pasteur, Angers. Dans cette maison de correction, des religieuses rééduquaient les jeunes filles cabossées de la vie dont nul ne voulait plus s'occuper. Derrière ces murs peints en bleu marine pour échapper aux regards de la rue, elles subissent force vexations et châtiments corporels. Une douche froide par semaine, l'observance de la règle, en les privant d'amour et d'intimité, les nonnes font croître l'ivraie. Punies au moindre écart, fessées jupes relevées ou bien enfermées en cellule sans nourriture, ni lumière. Avant, pendant, après l'Institut, Édith, Michèle, Éveline et Fabienne subissent viols et coups, se forment une carapace en béton mais peinent à exister et retombent dans les mêmes pièges, « alors autant crever » déclare l'une d'elles. Le documentaire ne masque ni les larmes qui affleurent face caméra, ni les sourires, ni la volonté farouche de ces femmes de s'évader de ce lieu mortifère, de se reconstruire. La documentariste donne la parole aux générations suivantes mais trop peu aux films d'archives – si éclairants dans les yeux butés qui soutiennent le regard. Des pièces vides à la peinture craquelée ouvrent et ferment le film nous invitant le long des ruines d'un système coercitif abrogé dans les années 1970. Sa force réside dans l'écoute, le temps accordé à ces femmes pour replonger dans ces lieux infamants où elles essaient de trouver la paix.

SÉVERINE DANFLOUS

Dans un documentaire, les filles du Bon-Pasteur témoignent

— Dans *Mauvaises filles*, Émérance Dubas recueille la parole de cinq femmes qui racontent les mauvais traitements subis dans les établissements du Bon-Pasteur où étaient placées, dans les années 1950 à 1970, les adolescentes «à problèmes».

On appelait ça les maisons de correction ou de redressement. À l'époque, la justice des mineurs tout juste naissante, ou les familles elles-mêmes, y plaçaient les jeunes filles jugées «à problèmes» ou trop turbulentes. Plusieurs, passées par des établissements tenus par les religieuses de la Congrégation de Notre-Dame de charité du Bon-Pasteur, ont créé l'an dernier une association pour dénoncer les mauvais traitements qu'elles y ont subis et obtenir réparation. La réalisatrice Émérance Dumas, qui a travaillé pendant sept ans sur le sujet, a recueilli la parole de cinq d'entre elles. Dans un documentaire, *Mauvaises filles*, qui sort mercredi 23 novembre en salles, Édith, Éveline, Michèle,

Fabienne et Marie-Christine témoignent avec pudeur de ces années d'enfermement où, considérées comme «*déviantes*», elles ont été coupées de leur famille, soumises à des châtimements corporels et forcées à travailler gratuitement. Elles parlent sans acrimonie mais avec tout le poids émotionnel du traumatisme qu'a représenté dans leur vie cette expérience, se confiant souvent pour la première fois. «*Elles ont subi une double injustice, en somme, explique la réalisatrice, puisque, face à la honte, ces femmes n'avaient eu d'autres choix que de se taire.*»

— Le film, et c'est sa limite, évacue tout le contexte historique, qui aurait pu donner des clés de compréhension, pour se centrer uniquement sur les témoignages. Ceux-ci dressent le portrait en creux d'une époque – celle d'avant Mai 68 – où tout écart par rapport à la morale, notamment sexuelle, était puni. Les religieuses «*ont fait le sale boulot, mais c'est l'État qui nous a placées là*», reconnaît l'une d'elles sans excuser pour autant les humiliations dont elles ont fait l'objet. Cette page de leur histoire est d'autant plus lourde aujourd'hui pour les sœurs du

Bon-Pasteur que leur fondatrice, Marie-Euphrasie Pelletier, canonisée en 1940, avait donné pour vocation à sa congrégation, fondée à Angers en 1835, «*d'aider les femmes bafouées dans leur dignité à se reconstruire*». Dans un communiqué, elles soulignent que «*ce film participe au droit de savoir sur certaines pratiques et fonctionnements de ces maisons d'éducation des années 1950-1970*». Cependant, la congrégation, qui «*n'a pas pu voir le film, ni donner sa position durant la réalisation de celui-ci*», déplore le parti pris de la réalisatrice qui, «*durant les sept années de réalisation*», n'a pas souhaité les rencontrer «*car elle souhaitait offrir aux femmes un espace de parole*». Se disant «*attachée au droit de savoir*», la congrégation affirme faire «*son possible pour apporter (...) les éléments nécessaires à ce droit. Un travail de mémoire est en cours, les archives sont ouvertes (...) afin que chaque personne puisse apprendre à mieux connaître son passé (...) et que l'on puisse réfléchir sur ce qui a bien ou mal fonctionné dans le contexte de l'époque.*»

**Céline Rouden
et Florence Pagneux (à Nantes)**

Les fantômes du Bon Pasteur

Mauvaises Filles, Émérance Dubas, France, 1 h 11

Lentement, la caméra se fraie un chemin dans le labyrinthe d'un bâtiment en ruines. Comme on convoquerait des fantômes, Émérance Dubas filme les vestiges de la maison du Bon Pasteur de Bourges, l'une des 350 institutions religieuses qui ont fleuri en France au milieu du XX^e siècle. Celles qu'on appelait les « mauvaises filles », rebelles ou orphelines, souvent victimes de violences sexuelles, y ont été placées par la justice alors que les garçons allaient dans des internats publics. Filmées par Émérance Dubas, Éveline, Michèle, Fabienne et Édith racontent les coups et les humiliations infligés par les religieuses, des vies cloîtrées qui ont laissé des traces indélébiles. Un documentaire poignant. ■

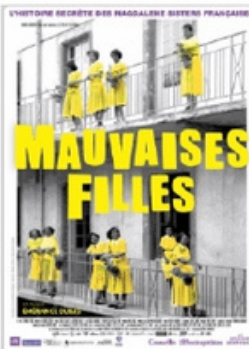
S. J.

*Les films qu'on peut voir
cette semaine*

**Mauvaises
filles**

Placées, adolescentes, dans les institutions du Bon-Pasteur, tenues par des religieuses, quatre ex-pensionnaires racontent leur quotidien : le dortoir, l'hygiène sommaire, le mitard, l'isolement affectif... et la coupure délibérée des liens familiaux.

Ce documentaire sensible d'Émerance Dubas a le grand mérite de faire la lumière sur ce système quasi carcéral réservé aux filles, qui a perduré jusque dans les années 70. C'est un film engagé, mais on peut regretter un certain manque d'explications sur le contexte, ainsi que l'absence de tout contrepoint sur la congrégation visée. — **D. F.**



MÉDIAS

Partager l'article

Sur les traces des filles perdues

Le mercredi 23 novembre 2022

Entre mémoire des violences et revendications, les victimes des maisons de correction du Bon Pasteur prennent la parole dans le documentaire *Mauvaises Filles*.

Des murs, « que des murs ». La congrégation Notre-Dame de Charité du Bon Pasteur est fondée à Angers, en 1829. *Mauvaises Filles* s'ouvre sur un plan des ruines de l'un de ces instituts, réminiscences d'un espace clos, froid, sombre. Entre 1940 et 1980, 40 000 filles y sont enfermées en France, et bien plus dans les 350 maisons affiliées à travers le monde. L'État a confié à la congrégation une mission de rééducation, qui dure jusque dans les années 1970 : le juge y envoie sans procès les « filles-mères », indisciplinées ou simplement embarrassantes pour leur famille.

Émérance Dubas a choisi de retracer le destin de ces femmes invisibilisées. Inspirée par sa rencontre avec l'historienne Véronique Blanchard (qui a publié en 2019 *Vagabondes, voleuses, vicieuses*, ouvrage issu de sa thèse), la réalisatrice travaille durant sept années sur ce documentaire. Elle fait dialoguer cinq victimes du Bon Pasteur avec les archives. Dans les films, les magazines ou sur les photos, les jeunes filles envoyées en maison de correction semblent heureuses, libres et épanouies au travail. La réalité est tout autre.

Éveline, Édith, Fabienne, Michèle et Marie-Christine évoquent d'innombrables violences. Les « mauvaises filles » n'ont aucun droit à l'identité, à la liberté, ou aux besoins les plus primaires (à l'hygiène, au sommeil...). Elles subissent également des châtiments corporels, elles sont rasées, parfois enfermées dans une cellule. Sur les murs du mitard, on peut lire : « Danielle, bouclée du 21/04/68 au 03/05/68 ». Alors que certains jeunes préparent la révolution, les filles du Bon Pasteur observent l'avenir leur échapper, à travers des barreaux.

Car la maltraitance ne s'arrête pas à la sortie. Fabienne évoque un retard émotionnel et affectif, une précarité qui lui fait subir des violences répétées. Aujourd'hui, les « filles du Bon Pasteur » sont organisées en association et exigent des réparations et des excuses de la congrégation (qui existe toujours) et de l'État. Au-delà du préjudice culturel, social et médical, beaucoup souhaitent briser le long silence qui leur a été imposé. Les discussions entre Michèle et ses petites-filles, qui rythment le documentaire, tentent de guérir ce traumatisme intergénérationnel. Les images et les récits de ces femmes marquent et laissent une trace, celle que l'on a tenté d'effacer.

Marie Pouvreau

Mauvaises filles, d'Émérance Dubas, film documentaire

A l'adolescence, Édith, Michèle, Éveline et Fabienne ont été placées au Bon Pasteur, fondé en 1829 à Angers. Ce type de congrégations religieuses accueillait en effet les « filles perdues », filles mères et autres récalcitrantes (tandis que les garçons étaient envoyés dans des internats publics). Ces établissements ont existé en France jusqu'à la fin des années 1970. Ce documentaire nous transporte de façon très sensorielle et physique au Bon Pasteur de Bourges, actuellement en démolition : la caméra parcourt les couloirs, les salles, les dortoirs, s'attarde sur les graffitis laissés par les pensionnaires, tandis que les mauvais traitements, tant physiques que psychologiques qu'elles ont subis de la part des religieuses, sont racontés tantôt en voix off, tantôt face caméra par celles qui les ont vécus.

Bible par cœur, messe deux fois par jour, crâne rasé en cas de pipi au lit, shampoing tous les six mois à l'eau glacée, aucune sortie ni même possibilité de voir à l'extérieur : on a du mal à croire que de telles pratiques ont perduré en France jusqu'à une époque pas si lointaine. La réalisatrice a d'ailleurs mis sept ans à recueillir les témoignages mais aussi à trouver les financements pour son film. Être passée par le Bon Pasteur était tabou, et la plupart des femmes n'en ont jamais parlé, même à leurs propres enfants. On songe irrésistiblement au film de Peter Mullan, *The Magdalene Sisters*, dépeignant des situations similaires dans un couvent irlandais durant les années 1960. Aujourd'hui, dans le sillage de #MeToo et d'une certaine libération de la parole, ces « mauvaises filles » sortent enfin du silence. **F.R.**

Cinéma

Les filles du Bon-Pasteur

La congrégation Notre-Dame-de-charité-du-Bon-Pasteur, fondée en 1829, s'était donné pour mission d'accueillir les adolescentes en détresse. Dans son documentaire *Mauvaises filles*, Émérance Dubas a filmé cinq anciennes pensionnaires du Bon-Pasteur: Éveline, Michèle, Marie-Christine, Fabienne et Édith. « Sans doute ont-elles perçu, dit la cinéaste, que la société allait enfin pouvoir les entendre. Elles savaient qu'au crépuscule de leur vie c'était le moment ou jamais de rétablir la vérité et de faire elles-mêmes le récit de leur jeunesse. »

Après avoir réalisé des portraits d'artistes dans la continuité de sa formation en histoire de l'art, Émérance Dubas a fait la connaissance de l'historienne Véronique Blanchard, dont la thèse, « *Mauvaises filles* : portraits de la déviance féminine juvénile (1945-1958) », a été publiée en 2019 sous le titre *Vagabondes, voleuses, vicieuses*. Pour son premier documentaire, elle a donc tenté de mettre en lumière ces invisibles de l'histoire.

La réalisatrice a cherché un lieu pour incarner le vécu de ces jeunes filles. La maison mère du Bon-Pasteur à Angers ne l'a pas autorisée à y tourner. Quand elle a entendu parler de celui de Bourges, laissé à l'abandon, elle a filmé son dédale



© Les Films de l'Éclat Sauvage

de pièces et de couloirs en compagnie d'Édith, placée là en 1933, qui lui décrit son itinéraire depuis la porte d'entrée jusqu'à l'emplacement de son lit dans le dortoir. Les quatre autres anciennes pensionnaires racontent les bastonnades collectives, l'enfermement pendant des jours en solitaire dans une cellule. Née en 1947 et envoyée à 15 ans dans cette institution, à Angers puis à Amiens, Éveline découvre devant la caméra son dossier, que lui a remis une assistante sociale: sa famille l'avait placé provisoirement; quand elle l'a réclamée, les religieuses ont refusé de la laisser partir. C'est sous la III^e République et jusque dans les années 1970 que la congrégation se voit attribuer par le ministère de la Justice la mission de rééduquer les jeunes mineures qui, pour diverses raisons, sont passées devant un juge. Depuis cette époque, les controverses n'ont jamais cessé. En 2021, France 3 avait publié une enquête sur les violences psychologiques et physiques subies par les anciennes pensionnaires d'Angers et, dans les colonnes de TC et ailleurs, Sarah Boucault documente souvent ces abus. *Mauvaises filles* témoigne de ce lourd passé.

FRANÇOIS QUENIN

Mauvaises filles, d'Émérance Dubas,
1 h 11, en salle.

CULTURE ET IDÉES CHRONIQUE

Documentaire : l'expiation à la folie chez les sœurs du Bon Pasteur

Un documentaire bouleversant, « Mauvaises filles », sort en salles ce 23 novembre, à propos des maltraitements subies par de jeunes filles placées dans la seconde moitié du XXe siècle, et commises par des sœurs du Bon Pasteur. Leur témoignage frappe au cœur.

Antoine Perraud

23 novembre 2022 à 12h45

Une voix hors champ, celle d'une dame âgée. La voici qui décrit une enfance faite de sévices infligés par des religieuses de fer aimant à établir un tri entre « *les pénitentes et les préservées* ». Au point de transformer la vie des gamines sous leur férule en un enfer, au nom de Dieu : « *Nous montions les escaliers à genoux, les bras en croix.* »

Tandis que la voix égrène les mauvais souvenirs défilent les images du mauvais génie du lieu. Ainsi commence – et ainsi se termine – *Mauvaises filles*, un documentaire d'une force rare, tant il parvient à lier le fond et la forme : un sujet atroce et un regard sensible.

Il s'agit des traitements subis à Angers, au Mans, ou à Toulouse par quatre jeunes filles placées, dans les années 1950, 1960 et 1970 en des lieux à l'appellation mensongère : le... Bon Pasteur, tenu par de... bonnes sœurs. Aucune bonté, aucune sororité, ainsi que [Mediapart l'a déjà consigné](#) dans des articles étayés.

Les quatre adolescentes, sexagénaires, septuagénaires et octogénaires devenues, racontent à tour de rôle, dans une construction en spirale, la ronde de leurs malheurs. Il y a donc la voix sans visage. Il y a aussi la témoin(e) (osons le féminin !) qui, avec un sourire poignant, confie la série de viols commis par un voisin avant son placement : « *Ya des choses que j'ai jamais dites. Ça, j'avais 11 ans.* »

Il y a également celle qui semble encore si seule chez elle parmi ses traumas, mais qui s'exprime avec en fond d'écran deux lignes de fuite salutaires : une partition ouverte sur le pupitre d'un piano blanc et une large fenêtre donnant sur l'extérieur.

Il y a enfin celle qui se remémore et qui revient dans les emplacements de sinistre mémoire, accompagnée de sa petite fille – à laquelle s'agrège le reste de la famille, deux sœurs et leur mère, à mesure que le documentaire progresse.

La construction hélicoïdale ne se perd pas dans les torsades. Elle poursuit une démonstration jamais présentée comme telle, qui se niche dans les courbes du souvenir et les colimaçons de la mémoire.

Dépossession de soi – dès l'arrivée en pension le prénom donné à la naissance disparaît : « *Vous vous demandez si vous en avez un.* » Exploitation permanente : « *On brodait pour les gens de la ville.* » La banalité du sadisme se déploie au cours de ces récits croisés.

Et la réalisation capte les traces laissées en ces lieux à l'abandon, où tant de jeunesses furent gâchées : inscriptions sur les murs, salpêtre, peintures écaillées, fenêtres béantes, escaliers perfides et glacés...

Outre les traitements infligés – punitions corporelles, absence de douches favorisant la gale –, affleurent des ravages psychologiques à même d'assaillir les victimes candides jusqu'en leurs vieux jours. Les religieuses, purement perverses pour être persuadées d'avoir à éradiquer le diable en ces jeunes corps et âmes confiées à leurs soins, convertissent à leur folie dévastatrice leurs pensionnaires conditionnées, assujetties, aliénées.

L'une raconte comment, à sa sortie, elle fut la dupe exploitée du monde extérieur (« pendant un an j'ai été un objet sexuel »), persuadée de ne récolter que ce qu'elle méritait (« je n'avais de valeur pour personne »).

L'autre soupire, à propos de ses enfants qu'elle se reproche de n'avoir pas assez aimés : « On n'avait rien à leur donner parce que nous, nous n'avions rien reçu. »



Des respirations formelles évitent la chape de plomb, tout comme la vivacité indestructible des quatre témoins – une cinquième vient en renfort apporter un peu plus d'air à la fin du film.

Quand nous avons l'impression de toucher le fond – et pour cause ! –, surgit la sève inaltérable de ces femmes récalcitrantes : cet adjectif, motif d'expédition au mitard pour les religieuses du Bon Pasteur, relève du compliment dans les colonnes de Mediapart.

Le mot de la fin pourrait revenir à une petite fille estomaquée à la découverte du destin de son aïeule : « T'es grave ouverte niveau grand-mère. »

Mauvaises filles

Documentaire d'Émérance Dubas

(1 h 11 mn)

Montage : Nina Khada

Musique : Marek Hunhap

Conseillère historique : Véronique Blanchard

Un documentaire poignant sur les filles placées au Bon Pasteur

Par Sophie Avon

Elles sont nées dans les années 1940, sauf Fabienne, la plus jeune, née en 1956. Mais toutes ont vécu le même calvaire sous prétexte d'avoir été des « mauvaises filles ». Édith (dont on n'entendra que la voix), Michèle, Éveline, Fabienne, d'autres encore, placées en maison de correction à l'adolescence. Elles n'avaient rien fait de si mal pourtant, certaines avaient même subi de telles agressions qu'on se demande comment ce châtiment pouvait leur être réservé.

Sort amer

Emérance Dubas a voulu raconter la jeunesse de ces femmes, aujourd'hui au crépuscule de leur vie (et encore pleines de vitalité), après avoir croisé l'historienne Véronique Blanchard qui rédigeait une thèse de doctorat intitulée « Mauvaises filles : portraits de la déviance féminine juvénile (1945-1958) ». Un sujet méconnu, laissé de côté, tabou.

À Angers où la réalisatrice est née et a grandi, et berceau donc de l'institution, elle n'avait jamais entendu parler du sort amer réservé à ces gamines. Elle s'est alors attelée à la tâche. A rencontré ses futures héroïnes, et le mot ici, prend tout son sens tant chacune à sa manière, avec un courage et une précision inouïs, se souvient de ces années terribles où il a fallu affronter la honte, l'opprobre et l'humiliation.



“Une opposante”

« En fait, quand tu es jeune, tu résistes à tout – en tout cas moi », lâche Fabienne qui rayonne dans sa robe rouge. La douce Michèle se raconte d'une voix calme où sourde l'émotion, et l'on comprend à quel point elle a dû lutter pour fonder une famille et triompher de son passé. « Il fallait être une guerrière pour s'en sortir... » dit Éveline, qui revendique d'avoir toujours été une « opposante ». On sent bien pourtant que son cœur se serre quand elle découvre son dossier puis évoque ses propres enfants qu'elle n'a pas aimés comme elle aurait voulu les aimer. « On n'avait rien à leur donner parce qu'on n'avait rien reçu... »

Documentaire poignant où la parole affranchit celles qui la prennent enfin, « Mauvaises filles » a une vraie puissance. Entre chaque témoignage, Emérance Dubas filme les vestiges d'une des maisons du Bon Pasteur, à Bourges (Cher), désormais en ruines, vouée à la destruction. Mais c'est la présence de ces femmes qui irradie tandis qu'elles se livrent, avec une grande finesse, faisant le récit d'une certaine France oubliée.

« *Mauvaises filles* » d'Emérance Dubas. Durée : 1 h 11. En salle mercredi 23 novembre.



Les « Magdalene sisters » toulousaines

Diffusé en avant-première ce mardi, le film « Mauvaises filles » d'Emerance Dubas, donne la parole à des jeunes filles placées à la congrégation religieuse du Bon Pasteur. Parmi elles, Fabienne, enfermée à Toulouse.

Vous avez probablement entendu parler des « Magdalene sisters » : ces prisons-blanchisseries dirigées par des religieuses dans lesquelles des milliers d'Irlandaises furent enfermées de force de 1922 à 1996. En revanche, vous ignorez peut-être qu'en France aussi, des maisons de correction pour jeunes filles ont existé jusqu'aux années 70, sous l'égide notamment de la congrégation du Bon Pasteur. C'est l'objet du film « Mauvaises filles » de la réalisatrice Emerance Dubas. Il sera projeté en avant-première à l'American Cosmograph de Toulouse ce mardi 8 novembre à 20 h 30. Fabienne est l'une des cinq témoins du documentaire. Née sous X en 1956, elle est confiée aux sœurs du Bon Pasteur, rue Achille-Viadieu à Toulouse, à l'âge de 14 ans. Le début de 4 années de calvaire. Elle raconte la violence physique et verbale, les punitions



Fabienne, l'un des cinq témoins. / Capture d'écran.

collectives, les tâches ménagères et le travail quotidien. « C'était une aberration sociale. Le juge pour enfants confiait des jeunes filles en détresse à des religieuses qui ne connaissaient

pas les enfants. C'était du dressage ! On nous disait qu'il n'y avait que notre âme à sauver. » Le jour de ses 18 ans, Fabienne est mise à la porte sans moyens de subsistance. Son supplice n'est pas terminé. Pendant un an et demi, comme beaucoup de jeunes filles à leur sortie de l'institution, elle est embrigadée dans des réseaux de prostitution. La fuite loin de Toulouse la sauvera. Fabienne est désormais directrice de casting, elle est mariée et mère de trois enfants. Parler de son histoire était « une nécessité ». « Le système d'enfermement des jeunes est bien plus destructeur que constructif. Je parle aussi car je trouve grave qu'aujourd'hui encore beaucoup de SDF soient d'anciens enfants de la Ddass. Mauvaises filles est un film nécessaire pour la prise de conscience et pour "le plus jamais ça." »

Julie Philippe

« Mauvaises filles » : l'enfer du Bon Pasteur porté à l'écran

Le 23 novembre, sortira le documentaire « Mauvaises filles », l'histoire de centaines d'adolescentes, dont de nombreuses Bretonnes, placées en maison de correction gérée par la congrégation religieuse du Bon Pasteur. Une discipline de fer y régnait et les abus étaient fréquents.

Didier Déniel

Le 23 juin, Le Télégramme consacrait un article à l'enfer du Bon Pasteur. Une institution religieuse, dont la maison mère était à Angers, et à laquelle les services de la justice et de l'État confiaient de jeunes filles considérées en perdition. On appelait cela, à l'époque, des maisons de correction. Les pensionnaires y étaient privées de liberté et il y régnait une discipline de fer. Il a été démontré que les jeunes filles étaient victimes de violences mais aussi de travail forcé.



Éveline Le Bris et Marie-Christine Vennat, deux anciennes pensionnaires, témoignent dans le film. Photos D. D.

Un film bouleversant

Cet enfer, la documentariste et réalisatrice Émérance Dubas l'a découvert lors de sa rencontre avec Véronique Blanchard, une historienne qui travaillait depuis de longs mois sur des filles placées auprès des sœurs du Bon Pasteur. Sujet qu'elle a suivi jusqu'à sa thèse. « Ce projet de film s'est tout de suite imposé à moi, explique Émérance Dubas. Je me suis sentie réellement concernée par le sujet. J'ai commencé à travailler sur ce film

dont personne ne voulait, en 2015. J'ai réussi à convaincre cinq femmes, aujourd'hui relativement âgées, de témoigner. Elles ne se connaissaient pas mais avaient en commun cette histoire d'avoir été des pensionnaires de cette institution. Et d'en garder les mêmes souvenirs de privation et de violence ».

« Mauvaises filles » est un film poignant. La réalisatrice a réussi à pousser certaines portes avec les anciennes pensionnaires, dans

les bâtiments qui leur servaient de geôles. Cinquante ans après, les souvenirs sont toujours là.

Émérance Dubas a aussi suivi Éveline, découvrant son dossier d'admission, extrait des archives. Elle ne se reconnaît pas dans les annotations la concernant écrites par les sœurs. Bouleversant. « Elles savent que leur jeunesse est consignée dans ces registres et qu'elles sont au crépuscule de leur vie. C'est le moment de comprendre pourquoi on les a privées

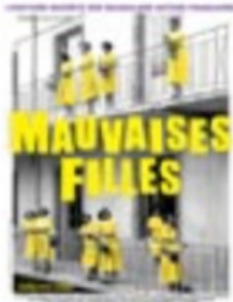
d'amour, de liberté ». Ce jour-là, Éveline, qui réside près de Nantes, apprendra que sa famille, inquiète, avait entamé des démarches pour la sortir de l'institution. Demandes qui étaient restées lettre morte.

La réalisatrice a aussi mis la main sur des images d'archives où l'on voit de belles et vigoureuses jeunes femmes faire du crochet dans des établissements très bien tenus. Des images de communication, loin de la réalité. « On pouvait se laver les cheveux tous les six mois. On se lavait à l'eau glacée l'hiver », commente une ancienne pensionnaire dans le film. Certaines n'ont pas survécu à ces conditions de vie.

Une lettre ouverte au garde des Sceaux

Un collectif d'anciennes victimes du Bon Pasteur vient d'adresser au garde des Sceaux une lettre ouverte lui demandant une entrevue et l'ouverture d'une enquête parlementaire. Un rassemblement est prévu, le 9 décembre, devant le ministère de la Justice, à Paris.

« Mauvaises filles » sera projeté, en présence de la réalisatrice, lundi au Rex à Pontivy (56), mardi à l'Avor à Rennes, le 29 novembre au Club à Douarnenez (29), le 12 décembre aux Korrigans à Guingamp, le 15 au Ciné Breiz à Rostrenen (22).



●●●○○

Mauvaises filles

Documentaire de Emérance Dubas (Fr., 1h11)

Durant plus d'un siècle et jusqu'aux années 1970, la justice française plaçait – sans trop s'émouvoir – des jeunes mineures pas forcément à problèmes dans des maisons de correction à l'enseigne du "Bon Pasteur", des institutions religieuses bien mal nommées eu égard aux traitements dégradants, voire sadiques, qu'elles infligeaient à leurs pensionnaires. Constitué d'une collection de témoignages aussi édifiants que glaçants alternant avec des plans tournés

dans un ancien établissement rendu à l'état de taudis, ce documentaire met au jour un scandale révoltant à de nombreux égards. Non seulement l'État a délégué à une institution religieuse ses missions de protection et d'éducation de l'enfance – lui permettant de pratiquer sans crainte ni contrôle sévices et actes de barbarie –, mais des gamines abusées ont été placées quand leur agresseur était laissé tranquille. On s'indignait du sort des Irlandaises de *The Magdalene Sisters* (2002) en ignorant que l'on abritait une monstruosité comparable... VR

ÉCOUTER VOIR

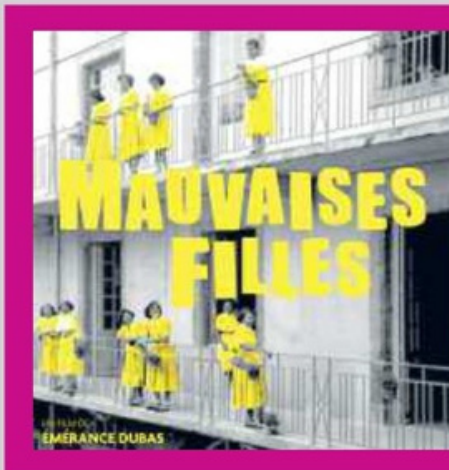
QUAND ON REDRESSAIT LES ADOLESCENTES

Rebelles, incomprises,
mal-aimées : quatre femmes
placées, adolescentes,
en maison de correction
racontent leur parcours
de « mauvaises filles ».

Avec sensibilité et distance,
Émérance Dubas recueille
leur parole, leur combat pour
leur liberté d'être et retourne
sur les lieux où s'opéra leur
sordide traitement. ■

**Doc. Mauvaises Filles,
d'Émérance Dubas, 1 h 11, sortie
nationale le 23 novembre.**

→ « Mauvaises filles », d'Émerance Dubas,
en salles à partir du 23 novembre.



JUSTICE MISES AU BAN

JUSQUE DANS LES ANNÉES 1970, LE « BON PASTEUR » AVAIT POUR MISSION DE RÉÉDUCER les adolescentes qualifiées de filles de

« mauvaise vie », filles-mères, déviantes, perverses... Sur décision de juges pour enfants, Eveline, Michèle, Marie-Christine, Fabienne, Edith ont été enfermées durant des années dans cette institution religieuse, implantée un peu partout en France. Devenues grand-mères, elles racontent leur histoire, la honte, l'humiliation, la maltraitance, les punitions à genoux les bras en croix, dans *Mauvaises filles*. Un long-métrage d'Émerance Dubas, inspiré des livres *Mauvaises filles, incorrigibles et rebelles*, et *Vagabondes, voleuses et vicieuses* (voir ASH n°3124 du 6-09-19, p. 30), de Véronique Blanchard, historienne et responsable du centre d'exposition « Enfants en justice », qui témoigne de la place assignée aux femmes dans la société à cette époque. Toutes ont été réduites au silence : « On n'avait rien à dire », rapporte Eveline, abusée sexuellement par son voisin à 11 ans. En leur donnant la parole, la réalisatrice leur rend justice et démontre que « l'intime est politique ». ●

BRIGITTE BÈGUE

CINÉMA

**Bon Pasteur,
(très) mauvais éducateur**

MONTER les escaliers à genoux bras en croix ; avoir la tête rasée pour cause de pipi au lit ; subir des bastonnades dans les dortoirs de quarante filles ; apprendre la Bible par cœur et broder pour les gens de la ville ; se voir humiliée publiquement pour un fond de culotte douteux alors qu'« on se lavait les cheveux tous les six mois » ; mettre la robe jaune pour aller en cellule d'isolement ; n'être représentée par personne au tribunal... Fondée début XIX^e siècle pour accueillir les « filles perdues » (ou « mauvaises filles »), la puissante congrégation du Bon Pasteur a vraiment tout du contre-modèle éducatif. On ne peut que penser au film irlandais *The Magdalene sisters* (2002). Ici, nous sommes à Angers, Bourges, Le Puy-en-Velay...

Elles ont été mises à l'écart pour cause de précarité, d'insoumission, de non amour. Cinquante ans après, elles dévoilent la violence systémique de ces conditions d'existence, en vigueur jusqu'à la fin des années soixante-dix. Éveline, Michèle, Fabienne, Édith, Marie-Christine, racontent leur mise au ban, leur honte sociale, leur sentiment « de n'avoir de valeur pour personne »... Impossible de taire en même temps leur force de vie et cette sororité que les religieuses n'auront su étouffer.

L'intime est politique. « *La honte, l'enfermement, l'humiliation, la maltraitance avaient pour objectif de contrôler les corps féminins* », rappelle la cinéaste. La responsabilité partagée des religieuses du Bon Pasteur et de l'État prescripteur, est ici implacablement exposée. Cette absence de relation avec le monde adulte, ces dangereux manquements éducatifs, il s'agit aujourd'hui de raconter et de transmettre : bouleversante, cette séquence avec les petites-filles d'une maintenant vieille dame, qui soupire : « *Je me guéris... Tout doucement... Maintenant, il restera des traces...* »

Joël Plantet



Mauvaises filles | Un film de Émérance Dubas | 71 minutes |
D'après la thèse de l'historienne Véronique Blanchard
« *Mauvaises filles: portraits de la déviance féminine juvénile
(1945-1958)* », publiée en 2019 sous le titre *Vagabondes,
voleuses, vicieuses* | **Sortie en salles le 23 novembre**

Mauvaises filles - Émérance Dubas - critique

Le 17 novembre 2022

Sans parti pris mais avec détermination, Émérance Dubas recueille le témoignage de celles qui, durant plusieurs décennies, ont subi en silence une violence étatisée.

Résumé : Insoumises, rebelles, incomprises ou simplement mal-aimées. Comme tant d'autres femmes, Édith, Michèle, Éveline et Fabienne ont été placées en maison de correction l'adolescence. Aujourd'hui, portée par une incroyable force de vie, chacune raconte son histoire et révèle le sort bouleversant réservé à ces « mauvaises filles » jusqu'à la fin des années 1970 en France.

Critique : La congrégation de Notre-Dame de Charité du Bon Pasteur est fondée à Angers en 1829 et agréée en 1835 par le pape Grégoire XVI. Une centaine d'années plus tard, près de trois cent cinquante maisons issues de cette institution religieuse dont le rôle est d'accueillir toutes celles que l'on qualifie de filles perdues, seront recensées à travers le monde. En France, l'ordonnance du 2 février 1945 fait la distinction entre éducation surveillée et administration pénitentiaire. Ce qui ressemble à une avancée marque, en vérité, la ségrégation entre les garçons qui sont envoyés dans des internats publics et les filles placées en priorité dans des établissements religieux afin de s'assurer de leur bonne conduite. Entre la fin de la Seconde Guerre et le début des années 70, bon nombre de celles qui refusaient de rentrer dans le rang ont été enfermées par un juge d'instruction ou par leur famille au Bon Pasteur ou dans toute autre congrégation religieuse du même genre.

En 2002, Peter Mullan avec *The Magdalene Sisters* dénonçait les mauvais traitements infligés aux femmes jugées impures dans l'Irlande catholique des années 60. Mais bien peu avaient imaginé que le pays des droits de l'homme s'était lui aussi, de manière totalement assumée, livré à de tels actes de maltraitance et d'humiliation, d'autant que les victimes, étouffées par la honte, gardent depuis toujours le secret de cette histoire collectivement taboue. C'est pourquoi Émérance Dubas, curieuse de l'évolution de la place des femmes dans la société, donne la parole à quatre d'entre elles, tout en mettant en avant leur phénoménale force de caractère.



D'Édith, nous n'entendrons que la voix cristalline qui, avec une précision douloureuse, nous guide lors de la visite fantomatique du site du Bon Pasteur de Bourges laissé à l'abandon. Michèle, dont le seul tort a été d'être la fille d'une mère incapable de l'élever, a été condamnée à des années d'isolement et de privation d'amour. Elle revient sur les lieux avec ses petites-filles sidérées de découvrir un passé dont elle ne soupçonnait rien et admiratives de la résilience de leur grand-mère. Si Éveline, placée là à la suite d'un viol subi à l'adolescence, veut chasser les traumatismes du passé, elle peine à refréner son ressentiment quand elle comprend avec quelle cruauté tout a été fait pour la couper de sa famille (lettres interceptées, colis jamais distribués). Quant à Fabienne, si elle fanfaronne affirmant que cette malheureuse expérience lui a forgé le caractère, elle reconnaît que les conséquences de cette vie de misère furent dramatiques et qu'à dix-huit ans, elle n'attendait rien d'autre que la mort.

Suggérant plutôt que martelant, la réalisatrice installe la pudeur nécessaire pour laisser libre cours aux sentiments. Refusant de se perdre dans une noirceur de mauvais aloi, elle réussit, sur fond musical, à faire du mitard une zone de solidarité, là où les graffitis des unes sont autant de messages d'espoir ou d'amour pour les suivantes, là où les dessins restent le seul moyen de communication possible. Un lien de sororité que les religieuses ont tenté d'empêcher sans y parvenir.

Si ce film constitue un pamphlet politique sévère sur le sort réservé aux femmes jusqu'à la fin des années 70, il évite toute note revancharde, lui préférant celle de lémotion et l'authenticité.

21

Nov
2022

Émérance Dubas – « Mauvaises filles »

Par Alexandre LEBRAC

Dans Nouveautés salles

Par : Émérance Dubas Titre : Mauvaises filles

◆ Cinéma documentaire, Condition féminine, Histoire, Mémoire

Aucun commentaire - [Laisser un commentaire](#)

Pour son premier long-métrage, Émérance Dubas donne la parole à cinq femmes placées, durant leur adolescence, en maison de correction, levant le voile sur l'enfer de ces institutions...

Édith, Michèle, Éveline, Fabienne et Marie-Christine témoignent de leur expérience – forte de mauvais traitements, d'humiliations en tous genres, de privation affective, d'enfermement et de séquelles psychologiques et sociales irrémédiables... accumulée lors de leur placement au « Bon Pasteur », maison de correction (active de 1829 jusque dans les années 1970) réservée aux jeunes filles abandonnées, aux « mauvaises filles », aux « filles mères » et autres filles dites « perdues »...



Saisissant dès ses premières minutes – où la voix-off de l'une de ces « rescapées » (Édith) guide le spectateur tandis que la caméra explore les ruines d'un ancien institut du Bon-Pasteur avant que ne commence un entretien face-caméra avec une autre de ces cinq femmes – *Mauvaises filles* marque en premier lieu par sa grande pudeur : à l'exception d'Édith (qui n'apparaît pas à l'écran mais dont la voix revient plusieurs fois au cours du film afin de partager ses souvenirs) les protagonistes sont en effet filmées avec un respect évident, la caméra semblant se poser comme une confidente à laquelle elles accordent une confiance totale, certaines parlant alors pour la toute première fois de leurs traumatismes.

L'autre élément frappant – révélé par ces confidences – vient de la force exceptionnelle émanant des protagonistes : chacune d'elles se révèle en effet, tout au long du film, d'un aplomb extraordinaire, soulignant aussi bien par ses propos que par son attitude, à quel point la seule chose leur ayant permis, une fois relâchées et livrées à elles-mêmes, de surmonter leurs traumatismes, était leur propre force intérieure...

Ce constat parfois implicite donne notamment lieu à des scènes profondément touchantes où plusieurs de ces femmes reconnaissent avoir frôlé la mort, commis des erreurs parfois très graves dans leur vie ou encore n'avoir pas su aimer pleinement à cause de leurs traumatismes, ainsi qu'une autre où l'une de ces anciennes « mauvaises filles » (Michèle) partage son expérience avec sa fille et ses petites-filles dans un geste de transmission hautement symbolique...

La réussite du long-métrage tient donc essentiellement à la grande intimité de son atmosphère, le film ne changeant de direction que pour les scènes montrant l'institut abandonné : à la clarté du jour très présente dans les entretiens succède alors une ambiance froide et anxiogène, comme si la caméra tentait de sonder les murs délabrés afin d'en faire ressurgir les fantômes.

Mauvaise Filles s'impose ainsi comme un superbe plaidoyer sur le devoir de mémoire, rendu possible par la prise de parole et la transmission du savoir.

Mauvaises Filles : « J'ai travaillé sur l'intimité et la profondeur de la parole », Émérance Dubas

23 NOVEMBRE 2022 | PAR RACHEL RUDLOFF

Mauvaises Filles nous livre le récit intime et puissant de quatre femmes avec un point commun : chacune a été placée dans une des maisons de correction du Bon Pasteur, ouvertes jusqu'à la fin des années 1970. Il sort en salles ce mercredi 23 novembre, et à cette occasion, nous avons rencontré la réalisatrice, Émérance Dubas.

Est-ce que vous pouvez nous parler de la genèse du projet ?

Le projet est né de ma rencontre avec l'historienne Véronique Blanchard alors qu'elle rédigeait sa thèse sur l'histoire des « Magdalen Sisters » françaises. Elle m'a parlé de son travail en cours et j'ai tout de suite su qu'il y avait un projet de film. J'avais vu le film *The Magdalen Sisters* (Peter Mullan, 2003) qui avait fait beaucoup de bruit à l'international et qui raconte justement l'histoire de filles dans l'Irlande catholique des années 1960. J'ai tout de suite trouvé le lien mais j'ignorais qu'en France il s'était passé la même chose. Ça m'intéressait vraiment de travailler sur cette histoire des femmes, sur le déni d'une société et sur la question du genre.

Quel dispositif avez-vous mis en place pour libérer la parole sur un sujet aussi intime ?

Ça a été très lent, le cinéma documentaire a besoin de temps. Pour certaines femmes, j'ai mis deux ans avant de sortir une caméra. On s'est apprivoisées, on s'est fait confiance les unes les autres et on s'est écoutées. Au moment des repérages j'étais seule et au moment du tournage nous étions seulement des femmes. Certaines protagonistes l'ont souligné en me disant « s'il y avait eu un homme on n'aurait pas parlé de la même manière. » J'ai aussi attendu assez longtemps parce que je voulais de bonnes conditions de tournage, du bon matériel, une bonne équipe. Je voulais que les femmes soient très belles à l'image, avec une très bonne prise de son, puisque c'est un film de paroles. Je souhaitais aussi qu'on sente les timbres des voix et que ce soit un film très organique de ce point de vue-là. J'ai fait de très longs repérages, je connaissais l'histoire de chacune des femmes, et parfois lors du tournage, la caméra fait office de catharsis, elle amplifie les récits, les émotions.

Le film a en effet une portée politique pour cela : je dresse les portraits croisés de quatre femmes qui ne se connaissent pas et pourtant partagent une histoire commune – celle d'avoir été placée en maison de correction. Ce qui m'intéressait c'était justement de travailler dans une intimité et une profondeur de la parole. Longtemps pendant l'écriture du film je parlais des « invisibles de l'Histoire ». Je cherchais à montrer en quoi l'intime est politique, d'autant plus chez les femmes dont l'histoire est assez peu racontée.

Comment avez-vous rencontré les participantes ? Le film leur a-t-il permis de se rencontrer entre elles, d'entrer en contact ?

J'avais à cœur de travailler avec des femmes d'âges différents, qui n'avaient pas été placées au même endroit, et qui n'avaient pas les mêmes profils psychologiques. D'où les profils aussi variés. Ce qui m'intéressait c'était de montrer la singularité de chacune et la singularité de leur parcours même si elles racontaient toutes la même chose.

Elles se sont rencontrées pour la première fois lorsqu'on a présenté le film au *Champs-Élysées Film Festival*. C'était une projection très émouvante. Et par ailleurs Éveline et Marie-Christine, qu'on voit à la fin du film, ont monté une association pour demander réparation et une réhabilitation sociale.



Vous avez fait vous-même le déplacement dans une ancienne maison de correction. Quel est le lieu abandonné que l'on retrouve à plusieurs reprises, sur lequel se posent la voix et le récit d'une des protagonistes ?

Pendant longtemps j'ai cherché un lieu qui incarne le récit des femmes et qui permette au spectateur d'éprouver ce qu'était concrètement l'enfermement. J'ai fait toute une enquête et j'ai pris connaissance de ce lieu qui était resté à l'abandon depuis une trentaine d'années. J'ai tout de suite trouvé que c'était un lieu archétypal : il raconte tous les autres établissements. Il est séparé de la rue, de la ville, divisé à l'intérieur. Par la suite j'ai rencontré une femme qui a été placée dans cet endroit, Édith, que l'on ne voit pas dans mon film et qui nous raconte la vie à l'intérieur. C'était important pour moi qu'on voie les traces de cela au présent.

Vous avez aussi utilisé des images d'archives, est-ce que vous pouvez nous en parler ?

La question des archives est très intéressante parce qu'il en existe beaucoup, notamment un fonds photographique absolument splendide des années 1930, mais je ne voulais surtout pas que leur utilisation soit illustrative. Je souhaitais que ces archives soient manipulées par les femmes elles-mêmes, qu'elles traversent leurs vies, leurs destins. C'est notamment la séquence d'Éveline avec son dossier de placement ou de Michèle avec les plaques de verre. J'ai retrouvé cette série de photographies parce que Michèle avait une photo de jeunes filles dans un jardin au Bon Pasteur, là où elle avait été placée, et publiée par la presse locale. Je me suis dit que si cette photo existait, il devait y en avoir une série. J'ai entendu parler d'un fonds qui avait été produit par un studio photographique dans la Haute-Loire. J'ai traversé toute la

France pour aller récupérer ces archives. À ce moment-là, j'ai proposé à Michèle de venir découvrir cette série avec moi.

Il y a aussi l'archive filmique, la seule que je connaisse jusqu'à présent et tournée en 1952. Elle est unique, filmée à l'intérieur d'une maison de correction qui se trouvait à Nantes. Là, cette archive est une des pièces du puzzle du montage qui prend en compte la question du travail forcé dans ces maisons de correction.

Est-ce que le film a justement poussé les femmes, comme Éveline, à entreprendre des démarches pour récupérer leurs dossiers, leurs histoires ?

Ça s'est passé dans les deux sens. Par exemple pour les plaques de verre, c'est moi qui ai proposé à Michèle de faire cette démarche. En revanche, pour la consultation du dossier d'Éveline, elle avait déjà entrepris des démarches et consulté ses dossiers, mais il y avait plusieurs problèmes et elle a toujours eu le souhait que je l'accompagne, que je continue cette démarche avec elle. Pour le coup, là, c'est moi qui l'ai suivie. Donc ça a été dans les deux sens. J'ai beaucoup observé leur entourage, accompagné leurs désirs et parfois j'ai aussi proposé des situations.



1/4

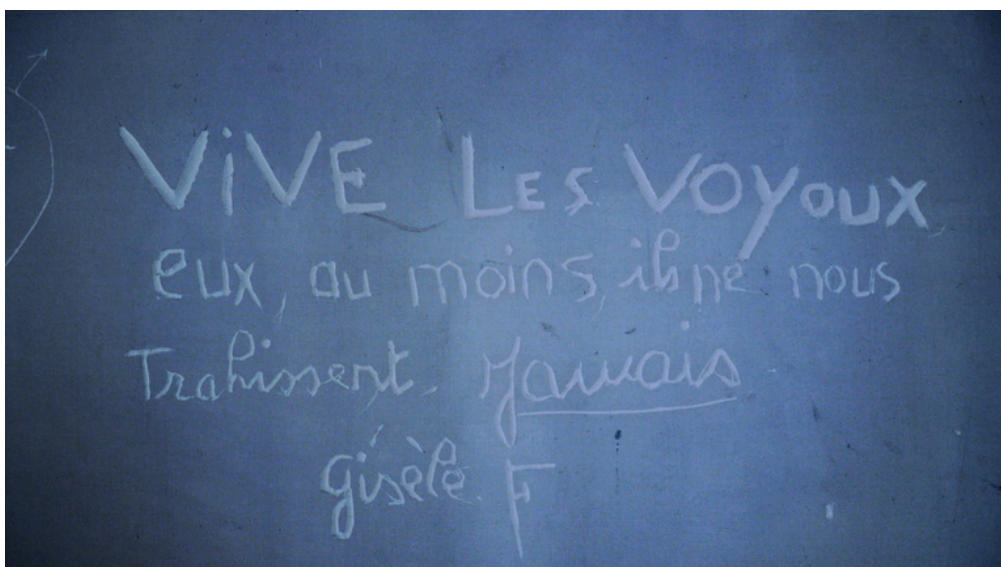
MAUVAISES FILLES

Mauvaises Filles

Le film d'Émerance Dubas raconte une histoire de la maltraitance en France, subie par des générations de femmes en devenant par d'autres femmes sous emprise d'un dogme religieux. Cela s'est passé à Angers et ailleurs, chez les religieuses du monastère général Notre-Dame-de-Charité du Bon Pasteur. En salles dès le 23 novembre, *Mauvaises Filles* révèle la violence subie par des milliers d'adolescentes jusqu'au début des années 1980.

« *Aujourd'hui, je me guéris. Tout doucement. Je suis contente que vous soyez passée parce qu'il restera des traces de cette vie de chien.* » La dernière phrase du film *Mauvaises Filles*, prononcée en voix off par l'une des victimes du Bon Pasteur, glace le sang. Elle est adressée à Émerance Dubas, autrice-réalisatrice de 53 ans d'origine angevine.

Après avoir réalisé des documentaires en relation avec les arts*, c'est sa rencontre avec l'historienne Véronique Blanchard** qui va faire naître chez elle l'envie d'en savoir plus sur ce pan historique de l'histoire des femmes d'après la Seconde Guerre mondiale. Quand la réalisatrice découvre l'histoire de cette institution, elle comprend combien de générations ont été sacrifiées sur l'autel de la bienséance, faisant fi des personnalités de ces jeunes filles. Émerance Dubas commence à travailler sur son projet en 2015 et débute le tournage à l'été 2019. Et quand on lui demande comment *Mauvaises Filles* a été accueilli, la réalisatrice confie : « *Avant #MeToo, c'est un projet qui n'intéressait personne* ». Ainsi, il est intéressant de constater que c'est l'émergence du mouvement qui va initier l'intérêt pour ce film dans le milieu du documentaire et aider à sa diffusion.



Emérance Dubas a privilégié la parole des femmes, pas celle des religieuses

Elles sont cinq femmes à témoigner. La sixième, persuadée que c'était le bon moment pour en parler, n'a pas été en mesure de le faire et a annulé sa participation. Parce que le temps, même s'il peut se mesurer, ne se dompte pas. La réalisatrice a fait le choix de donner la parole à Édith, Éveline, Fabienne, Marie-Christine et Michèle. A aucun moment, elle n'a souhaité ni envisagé de rencontrer des religieuses protagonistes de cette congrégation. Ni d'autres. Emérance voulait restituer leur vie à ces cinq femmes témoins et aujourd'hui âgées et « *les mettre dans la lumière afin que leur parole soit entendue* ». Enfin. Le pari est gagné : cela se voit et cela l'entend pendant toute la durée du film : une heure dix.

Chacune des protagonistes se raconte tour à tour à l'écran. Pour bien restituer l'ambiance qui régnait dans ces lieux au Bon Pasteur, on est embarqué.e à Bourges dans une visite guidée par deux d'entre elles. Là, on apprend que quand les adolescentes étaient « punies », elles étaient mises à l'isolement. Abandonné aujourd'hui, le lieu délabré a conservé les traces indélébiles de ces mauvais traitements. Sur les murs crayeux de la pièce dédiée, on peut lire plusieurs fois l'inscription « *Bouclée le...* » assortie d'un prénom et d'une date et, plus loin, la sororité s'afficher avec un « *Courage !* » Il y a des barreaux aux fenêtres. Comme en prison. Et si un membre de leur famille venait les voir à cette période, les rencontres se faisaient dans ce qui était appelé le « parloir ». Comme dans une prison qui ne dit pas son nom, car les familles n'en étaient pas informées. C'était une incarcération officieuse, celle-ci religieusement régie selon la volonté de femmes de foi dont les sévices n'étaient supervisés par personne. Pas vues, pas prises.

D'une façon générale, les jeunes filles étaient écartées de ce qu'il se passait en dehors de leur monastère. Par exemple, elles avaient l'interdiction de regarder par les fenêtres. Et pour bien s'assurer que l'intérieur ne soit pas visible de l'extérieur, les dortoirs avaient été peints dans un bleu profond pour créer et se fondre dans l'obscurité. Ni vues ni reconnues. Quand elles n'étaient pas à l'isolement, leur quotidien était moins dur mais restait extrêmement pénible : pas de lieu à soi pour se poser tranquillement et pouvoir réfléchir, pas de moment de calme, aucun répit dans la somme des tâches à accomplir – sans oublier les messes quotidiennes à ne rater sous aucun prétexte, y compris et surtout le dimanche ! Zéro considération et pas de repos.

A leur sortie du Bon-Pasteur, la découverte d'un monde de désillusions

Malheureusement, le documentaire d'Émerance Dubas montre que le calvaire de ces générations de jeunes filles ne s'arrête pas lorsqu'elles quittent l'institution. Surnommées « les filles du Bon-Pasteur » à l'extérieur des enceintes religieuses, elles étaient l'objet de moqueries, d'insultes et de sous-entendus glauques. Leurs sorties étaient attendues par des hommes de peu de foi (proxénètes, violeurs...), qui poursuivaient l'aviissement initié par les religieuses sur les adolescentes. L'une d'elles raconte d'ailleurs qu'à sa sortie, et pendant un an, elle a été utilisée comme un objet sexuel – évoquant rapidement les tournantes subies. Une autre dit de cette période « *On ne s'intéressait pas à nous, on était des objets autrefois : on n'était pas grand-chose, les enfants comme nous...* » Alors, comment parler de maison de redressement alors que tout dans ce parcours n'avait qu'une finalité : casser en deux des jeunes femmes pour mieux les exploiter ?

Violée à maintes reprises, une autre des femmes interviewées relate avoir dû avorter de façon clandestine. Mais cela se passe mal et elle commence à se vider de son sang. Elle décide de rester au lit et confie à la caméra : « *A ce moment-là, j'ai accepté de mourir, je pensais que je n'avais de valeur pour personne, que je n'étais rien* ». C'est un voisin qui va donner l'alerte et la sauver. Croyant que tout ce qu'elle avait vécu était inhérent à son parcours, elle a cru être longtemps LA source du problème. Vers la fin du documentaire, on entend sa voix dans un message téléphonique laissé à la réalisatrice. Elle y évoque les conséquences du manque relationnel avec le monde extérieur, celui des adultes, qui a constitué un handicap dans sa vie. Message dans lequel elle raconte qu'elle s'est posé la question de savoir comment trouver sa place et où puiser l'énergie d'aimer et d'être aimée, de travailler... D'exister.

Évoquant sa maternité, l'une d'elles confie également : « *Les enfants en ont pâti parce qu'on ne les a pas aimé.e.s comme on aurait dû les aimer. On les aimait bien, mais on n'avait rien à leur donner "en plus" parce que nous on n'avait rien reçu. Et, ça, c'est terrible pour eux.* »





4/4

MAUVAISES FILLES

Une histoire de complicité entre l'Eglise et l'Etat qui s'est poursuivie après 1905

Pour la réalisatrice, la situation de ces « mauvaises filles » démontre bien le déni sociétal organisé et maintenu – à tous les niveaux – sur la situation de ces adolescentes qualifiées d'« en perdition » par la société. Le documentaire met en lumière une certaine organisation qui, avec la complicité de l'Eglise et de l'Etat, a permis de faire travailler durant des décennies des générations de filles dont le travail et la main d'œuvre ne coûtaient rien et pouvaient rapporter gros. Pourtant, c'est en 1905 qu'a été promulguée la loi sur la séparation des Eglises et de l'Etat en France. Soit quelques décennies auparavant.

L'abolition de l'autorité paternelle est prononcée, quant à elle, en 1958. Mais ce sont des mères qui, comme celle de Michèle, demandent à faire placer leur fille jugée « trop impertinente ». Ces maisons de correction ont perduré en France jusque dans les années 1980. Il y avait des établissements laïcs pour les « mauvais garçons » et des instituts religieux pour les « mauvaises filles ».

Questionnée sur le comportement des religieuses du Bon Pasteur, la réalisatrice pense qu'« *elles ne savaient pas comment s'occuper de ces jeunes filles aux parcours difficiles et qu'elles n'avaient pas été formées pour ça* », précisant qu'« *elles étaient elles-mêmes sous l'emprise d'un dogme religieux* ». Qui, nous le savons, ne traite pas de façon égale les hommes et les femmes. Pour Emérance, ces religieuses reproduisaient les techniques patriarcales de soumission qu'on retrouve dans les situations de violences : avilissement, punition, dénigrement, main-mise psychologique, maltraitements, isolement...

Voici bien la preuve – par cinq, comme le nombre des femmes qui ont témoigné – que les « mauvaises filles » ne sont pas forcément celles qu'on croit. N'allez pas voir ce film : courez-y.

Claudine Cordani

